

dans

PROTESTANTISME FRANÇAIS

( "Présences" - Plon, 1945 )

( Chap. IV : Génie français et protestantisme dans la France contemporaine

par Pierre Chazel.

p. 101) André Gide ou le style "réformé".

Mais cet effort pour atteindre au style dépouillé est encore contrarié chez Loti par les servitudes de la couleur locale, par la faiblesse de la technique; chez André Gide, à force de maîtrise, la perfection est atteinte. Par la transparence et la force du style, par la hardiesse de la pensée, voici celui qu'André Rouveyre appela "le contemporain capital".

Comme tant de protestants, c'est par le journal intime qu'il est entré dans la littérature. Des Cahiers d'André Walter au Journal, toute son oeuvre est une longue confidence; même dans ses romans, il ne renonce pas à ce penchant, témoin le journal d'Alissa dans la Porte étroite, celui d'Edouard dans les Faux-Monnayeurs. Et, sans prétendre identifier le romancier avec ses personnages, on peut bien dire que ses fictions mêmes ont un caractère singulièrement personnel. La qualité maîtresse de Gide, c'est la sincérité. On l'a dénoncée, comme une vertu équivoque. Et surtout on en a abusé contre lui. Quel mal ne lui ont pas fait, au milieu d'une carrière déjà glorieuse, les aveux du Journal et de Corydon! Cynisme! crie-t-on. - Non. Si Gide, de gaieté de coeur, a risqué sa réputation, ce n'était pas par bravade ni par exaspération, mais en cédant, comme certains personnages de Dostoïevski - et aussi, après tout, comme notre Montaigne - à l'exigence de sa sincérité: comme si l'homme n'était pas pleinement accompli qui n'a pas amené à la parfaite clarté de l'expression son moi le plus profond et le plus secret - la pensée d'abîme, dit Nietzsche.

Mais cette exigence de la sincérité se heurte à une autre exigence, non moins absolue, celle de la forme. L'affranchi des Nourritures terrestres a bien pu faire craquer, comme de vieilles écorces, toutes les morales: les règles du style sont plus difficiles à briser que la règle des moeurs. Avec elles il faut composer - ou lutter. Gide choisit la lutte: "L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté." De là la tension de son style, en apparence si facile, si négligé. ("Il fait des fautes de français, songez donc!") De là cet art de se dire, sans rien trahir, en s'efforçant d'accorder aux plus légers mouvements de la pensée ou du coeur les plus parfaites modulations du style. Ainsi est retrouvée la ~~xxx~~ pure diction classique, à une époque où toutes les corruptions menacent notre langue. Le génie protestant - si maltraité par Gide - ne serait-il pas pour quelque chose dans le miracle de cet art fait de

contrainte, qui transpose dans le métier les scrupules de la conscience morale - dans le secret de ce style puritain qui déteste la sensualité et l'emphase ? Songez à Paul Claudel, à la splendeur charnelle de ce style contre-Réforme et vous mesurerez combien, par le style, Gide représente le tempérament protestant. On dit que les fils de Calvin ont le style triste - ou qu'ils n'ont pas de style. Le cas de Gide prouve que la défiance à l'égard des images, le souci de l'exactitude, le penchant à l'analyse de soi ne vouent pas nécessairement à l'impuissance et que la réserve protestante est parfois proche de la pudeur classique.

Faut-il aller plus loin et dans les idées même de Gide chercher influences ou affinités protestantes ? Nous n'avons pas ici le temps d'esquisser une telle étude, dont le résultat serait assez décevant. N'insistons pas sur l'orthodoxie de celui qui déclare à propos de Nietzsche, que le protestantisme doit aboutir "à la plus grande libération", c'est-à-dire à la libre pensée et qui lui en fait gloire. A la Réforme, Gide doit certains traits profonds, indélébiles, de son tempérament - ceux-là mêmes qui se manifestent dans son style. Mais, "hérétique entre les hérétiques", il lui emprunte aussi quelques thèmes d'opposition éclatants: son immoralisme ne se conçoit qu'à partir du moralisme qui divinise la loi morale; son anarchie à partir de la contrainte puritaine qui brise durement l'individu; sa glorification du désir à partir du spiritualisme qui nie la chair; son refus de se mutiler en choisissant, à partir de l'ascétisme qui prêche le sacrifice. Ainsi, comme Nietzsche, Gide tient au protestantisme par ses négations, par ses révoltes mêmes; et c'est là peut-être une fidélité plus profonde et plus secrète que tous les conformismes. "Qui aime son dieu, disait Nietzsche, châtie son dieu." La Réforme ne saurait en vouloir à Gide de l'avoir si âprement châtiée - d'autant que, comme on vient de le voir, ses flèches atteignent le plus souvent des formes abâtardies ou parasites du protestantisme.

Peut-être est-ce dans son art de vivre que l'influence protestante - à travers sa révolte même - apparaît le plus curieusement. Dédaigneux d'une éternité future, c'est dans l'instant qu'il cherche le salut, et dans l'instant sensible, avec tous les amis du plaisir, tous les adversaires de la morale traditionnelle. Mais, en même temps, mystique nourri d'inspiration "évangélique", ce qu'il cherche dans ce "hic et nunc", c'est le détachement, l'illumination, la joie. Il croit ainsi tirer l'immoralisme de l'Evangile même, mais en fait il n'aboutit qu'à une dissociation du moi, obligé de vivre sur deux plans; on le voit bien dans sa conception de l'amour, où il n'arrive pas à surmonter le dualisme de l'âme et des sens.

Nous ne chercherons pas à défendre cet art de vivre, ce "gidisme" qui envôta la génération d'entre deux guerres, et valut à son auteur d'être rejeté parmi les "mauvais maîtres". Mais ce serait être injuste envers Gide que de ne pas reconnaître l'influence salubre qu'il a exercée avant 1914 sur nos lettres.

Car cet homme ombrageux et solitaire a une vocation de directeur de conscience; malgré ses réticences, sa timidité, il possède sur ceux qui l'entourent un ascendant singulier. Il a créé la Nouvelle Revue Française en 1909 et, sans jamais paraître au premier plan, a su, par elle, restaurer dans nos lettres ces valeurs précieuses et toujours menacées qui s'appellent le respect de l'art, la modestie, le sens de la tradition vivante, la conscience esthétique. On a parlé à ce propos d'une "réforme"; qui, par Copeau, fidèle ami de Gide, s'étendit jusqu'au théâtre. Il serait puéril d'équivoquer sur les mots et de retrouver ici l'esprit de la Réforme. Mais enfin les adversaires de Gide, un Béraud, dans son lourd pamphlet: la Croisade des longues figures, n'ont-ils pas, au nom de l'esprit gaulois, reproché au groupe de la N.R.F. d'être un prêche protestant, une invasion de l'hypocrisie puritaine dans nos lettres? Rien de tel qu'une caricature même malveillante pour tirer au jour les ressemblances secrètes. En dehors de toute croyance, il y a un style "réformé", comme un "style janséniste", un style "concile de Trente", ou "catholique flamboyant". On voit assez, parmi toutes ces bannières, quelle est celle de la N.R.F..

Ce style et cet esprit, on les retrouve aussi nettement chez un Jean Schlumberger.....